

Les mystères de la chambre verte

Anne Lanta

On l'appelait " la chambre verte ", tout simplement parce qu'elle était tapissée d'un papier vert. Pas vert bouteille ni caca d'oie ni couleur épinard, vert printemps, voilà. Elle s'ouvrait directement sur le balcon, et dans les après-midi d'été, un grand rayon de soleil la traversait pour aller jouer dans les bouquets de bourgeons qui en toutes saisons fleurissaient sur les murs.

Aux jours d'hiver, quand le gel avait grillé le jardin, elle était gaie comme une promesse. Sa porte et sa fenêtre avaient couleur d'amande douce. On y faisait des rêves verts, moins cliché et tout aussi heureux que des rêves bleus.

Tout se passait bien entre elle et les grandes personnes. Il y avait pour elles un grand lit, qu'elles quittaient tard dans la matinée, et qu'elles allaient parfois retrouver dans l'après-midi, le temps de se conter les fleurettes qui égayaient les murs. La chambre verte n'avait pour elles d'autre mystère que celui du petit séisme qui secouait le lit de temps en temps, mais après lequel elles s'endormaient, confiantes.

Je suis maintenant une grande personne, et je dors dans le grand lit, en bonne compagnie. Le petit lit a disparu, les enfants ont grandi.

J'y dormais alors, ou tout au moins j'essayais en vain de m'endormir...

Il y avait au mur un grand tableau que ma tante avait rapporté d'un de ses voyages. Un monstre. Imaginez quelque chose tout en écailles, en crocs, en tentacules, en rictus, aux yeux exorbités, une chose inidentifiable, une hallucination terrible, une œuvre d'art

LES MYSTÈRES DE LA CHAMBRE VERTE

venue d'un pays pour le moins Papou, une horreur, quoi, qui me grimaçait au nez quand je restais seul, après que les parents m'aient fait la bise : " Dors bien, mon grand ! "

Il y avait, sur le mur d'en face, une création tout en ficelle et en bois, comme il en pleuvait dans les années hippies, et d'où émergeait une tête, oui. Une sorte de Peau Rouge balafré au regard fixe, et qui me regardait où que j'aïlle et que je me tourne. Il était là sous le traversin, je vous mens pas, et j'en suis de peur.

Il y avait, trônant sur un grand fauteuil de rotin exotique pour lui tout seul, un OURS. Pas de taille humaine mais presque. Il fut paraît-il le doudou de ma tante jusqu'à un âge avancé de son enfance. Il était " chargé ", cet ours. Un soir, dans l'Ariège, à la veillée comme autrefois à la chandelle devant l'âtre rougeoyant, un vieux avait raconté la légende de Jean de l'Ours, à laquelle tout le monde croit, là-bas, comme au dernier fait divers du journal local, et ma tante, qui avait mon âge alors, avait eu très peur de son doudou qui attendait sagement son retour. J'avais su la légende par ouï-dire. Mon grand-père s'appelait Jean. J'en devenais fou.

Il y avait, le pire est pour la fin, un placard d'angle avec une porte en bois foncé agrémentée d'une tenture tissée. Je savais, je l'avais vu un jour où on avait ouvert devant moi ce placard, qu'il contenait :

- Un ventilateur
- trois robes oubliées sur une tringle
- deux paires de pantoufles

Mais l'enfant que j'étais n'a jamais vu ce qu'on lui avait montré ce jour-là. Il savait, tout simplement, que dans ce placard se cachait le vieux Cornélius, le chef des Rhinocéros, qui attendait qu'il soit endormi pour lui foncer dessus.

C'est ainsi qu'une innocente chambre verte devint chambre à mystères, car les enfants, comme les fées, transforment le monde du bout de leur baguette magique.

